

Emel Mathlouthi

François Bensignor



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1526>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.1526](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1526)

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2012

Pagination : 142-147

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

François Bensignor, « Emel Mathlouthi », *Hommes & migrations* [En ligne], 1296 | 2012, mis en ligne le 29 mai 2013, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/1526> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1526>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

Tous droits réservés

Emel Mathlouthi

François Besignor

- 1 Si elle incarne aujourd'hui la jeune Tunisie qui a mis en œuvre toute son énergie afin de se libérer de l'oppression d'un régime dictatorial et corrompu, Emel Mathlouthi ne le doit pas au hasard. Cette révolution, elle l'appelait de ses vœux depuis que, encore lycéenne, elle extériorisait son refus et sa frustration dans un groupe de rock. Après avoir trouvé dans le "protest song" folk un médium idéal pour passer ses messages, elle a progressivement construit l'univers artistique original qui donne à ses chansons leur dimension universelle. *Kelmti Horra* ("Ma parole est libre"), superbe premier album international, en est l'expression parfaite. Alliant la force de sa voix, capable de galvaniser des foules, à une musique faite de sons électro et de rythmes traditionnels, Emel Mathlouthi traduit au plus près l'état d'esprit et la dynamique de la "révolution de Jasmin". Un message fort et conscient qu'elle porte à présent vers tous les horizons du monde. Entretien.

FRANÇOIS BENSIGNOR : Vous avez grandi et vécu une majeure partie de votre vie à Ibn Sina, une cité de la banlieue de Tunis. Dans quel milieu évoluait votre famille ?

Emel Mathlouthi : "Je ne suis pas issue d'un milieu populaire ou défavorisé. Mais je ne suis pas non plus d'une famille bourgeoise. Je fais plutôt partie de la classe moyenne. Dans ma famille, on ne doit rien à personne. Ma mère était institutrice, mon père professeur à l'université. Tous deux sont retraités aujourd'hui. Je me rappelle qu'il ne leur était pas toujours facile d'arrondir leurs fins de mois. Mais, comme dans toute famille tunisienne qui se respecte, les enfants sont toujours très bien protégés. Étant petite, je voyais que ma mère, qui enseignait à l'école, donnait aussi des cours particuliers à la maison. Mon père était avocat, parallèlement à ses activités universitaires. Il a toujours fait partie des mouvances anarchiste et marxiste, avec ce mépris de l'argent qui va avec. Mais je le respecte beaucoup parce que, quand il est rentré de France en Tunisie dans les années soixante-dix, il aurait pu obtenir un poste-clé, voire devenir ministre. À cette époque, on avait besoin de compétences, de cadres possédant un bagage universitaire important, ce qui était son cas. D'ailleurs beaucoup de gens de sa génération qui avaient son profil ont connu des parcours dans les sphères du pouvoir. Mais lui n'a jamais vraiment voulu se ranger. Il a toujours été antipouvoir. Il a d'abord travaillé à l'École nationale d'administration

(ENA), dont il a été renvoyé en raison de ses idées et de ses activités de syndicaliste. Ensuite, il aurait aimé intégrer l'université de Tunis, mais on ne lui a pas laissé de choix et on l'a affecté à l'université de Sousse. Alors que nous habitons Tunis, on lui a refusé pendant vingt-trois ans de pouvoir enseigner dans la capitale. C'est bien dommage, parce qu'il était un professeur aux qualités rares. Sa pédagogie était très originale : il projetait des films cultes à ses étudiants, avec lesquels il entretenait des relations très amicales. Il a beaucoup d'humour et des talents de conteur. Quand j'avais la flemme de réviser seule, je lui disais que je n'avais pas compris et lui demandais s'il pouvait m'aider. Et il savait alors me raconter les choses en profondeur. Il prenait son métier à cœur et je crois que j'ai pris ça de lui. Au lieu de rester sur quelques événements, il évoquait tout leur contexte. De cette façon-là, l'information me parvenait très facilement. Au lycée, en plus de l'éducation civique, on nous enseignait l'éducation islamique. Tout le monde bien sûr détestait cette matière. Dans ce domaine, par exemple, mon père me racontait l'histoire — non officielle, bien sûr — du Prophète et des khadi, ceux qui rapportent ses paroles. L'un d'eux est très connu, mais sur les milliers d'anecdotes qu'il a rapportées, 3 000 sont fausses. C'est ce genre de choses qui sont taboues dans la société tunisienne que me racontait mon père."

F. B. : Y a-t-il eu un événement particulier qui a déclenché l'éveil de votre conscience politique ?

E. M. : "Il n'y a pas eu d'événement particulier. Ça s'est passé naturellement. J'ai tout de suite voulu connaître l'envers du décor, pas seulement accepter ce qui est la norme, comme tout le monde, à la manière d'un troupeau de moutons. J'avais envie d'aller au-delà de la formation officielle. Il y a des choses positives dans l'enseignement tunisien, mais il n'incite pas à réfléchir. On n'est pas censé exercer son esprit critique, encore moins être virulent. Il faut s'inscrire dans le rang. Pour ne pas l'avoir fait, j'ai dû redoubler une année à la fac. Je voulais monter une cellule du syndicat des étudiants dans mon école, où il n'y en avait pas, à la différence de la plupart des autres facultés, mais le directeur, qui était notoirement corrompu, s'y opposait. Pour un examen important, il m'a mis une note éliminatoire. Du coup je n'ai pas pu m'orienter vers la spécialité qui m'intéressait, le design graphique."

F. B. : Dans quel contexte vous êtes-vous engagée contre le régime tunisien de l'époque ?

E. M. : "Ça s'est surtout passé à travers la musique, le rock d'abord, qui était une façon de me rebeller contre la culture ambiante et les principaux courants musicaux, comme la variété tunisienne ou orientale, les boys bands et ce genre de pop-soul commerciale américaine qu'on entendait partout. Dans mon album, j'ai utilisé des éléments du mezoued, la musique populaire tunisienne. Ce genre musical qui fait partie du patrimoine tunisien a longtemps été méprisé. J'ai voulu redécouvrir cet héritage, en utilisant les sons de certains instruments qui marquent l'identité de la culture tunisienne populaire, mais dont on n'a pas forcément su faire bon usage. L'instrument principal de cette musique est la cornemuse. On y chante la mère, la patrie, l'immigration, l'amour, la pauvreté. J'aime particulièrement Samir Loussif, Faouzi Ben Gamra, quand il chantait encore... Il y a plein d'artistes, des chanteuses aux voix très rauques !... Parmi les musiques populaires tunisiennes figure aussi la nouba. Sans rapport avec la nouba marocaine, c'est une musique de transe très rythmée, pleine d'énergie, un vrai spectacle, comme la hadra, qui est aussi un genre très populaire, d'inspiration soufie."

F. B. : Comment vous êtes-vous lancée dans la musique ?

E. M. : “J’ai commencé à écouter du rock à l’âge de 16 ans et je n’ai plus écouté que ça jusqu’à la fac. Je suis devenue chanteuse dans un groupe de rock metal. Nous jouions des reprises de groupes européens et américains. Le guitariste de mon groupe m’a fait écouter Joan Baez et c’est ce qui m’a donné l’idée de m’accompagner à la guitare. J’ai commencé à faire des infidélités au groupe qui n’aimait pas beaucoup ce style. Au bout d’un temps, j’ai fini par assumer le fait que j’avais vraiment envie de changer de direction, de m’inscrire dans une musique plus mûre, véhiculant des valeurs, un message. Constatant qu’il m’était impossible de le faire avec le groupe, j’ai pris cette voie seule.”

F. B. : Écriviez-vous déjà vos chansons avant de vous engager dans le folk ?

E. M. : “Au début avec le groupe, nous faisons surtout des reprises. The Cranberries, dont nous reprenions les chansons, est un groupe très engagé, notamment concernant la question irlandaise. J’avais envie de mettre ce costume-là, de quelqu’un qui soit responsable, qui essaye de crever l’abcès. À partir de 2004, j’ai commencé à écrire mes premières chansons, en tunisien et sur la Tunisie. J’y parlais de la liberté d’expression, du fait que nous vivions dans une société muselée. Je dénonçais la fausseté de tout ce qui nous entourait. Ensuite, j’ai commencé à me produire seule avec ma guitare à l’université et je sentais qu’il y avait un auditoire assez concerné par ces thèmes. Pour moi, c’était nouveau. Je reprenais aussi les chansons de chanteurs arabes engagés, comme Marcel Khalife, que j’adaptais à la voix féminine. Je me suis exercée à la composition simultanément à l’écriture des textes.”

F. B. : Peut-on dire que vos influences étaient un mélange de Joan Baez et de Marcel Khalife ?

E. M. : “Oui, c’est ça. Je me sentais proche de Joan Baez, parce que c’est une femme, que la tessiture de sa voix ressemble assez à la mienne, que je me sentais proche de sa sensibilité, de ses choix musicaux. Quant à Marcel Khalife, il est très engagé pour la Palestine et le monde arabe, ce qui crée des affinités. De plus j’aime beaucoup la poésie qu’il met en musique. Dans les chansons de l’Égyptien Cheikh Imam, une autre de mes influences, je retrouvais la ferveur rock qui m’habitait quand j’ai commencé à faire de la musique. Il vient du genre arabe classique et une grande partie de son répertoire ne m’intéresse pas vraiment. Je n’aime pas beaucoup la musique classique orientale : elle m’ennuie. Mais ce chanteur avait beaucoup d’énergie, d’audace, et certaines de ses compositions ont une grande force. Il met tellement bien en exergue le propos de ses chansons [revendicatives] qu’elles passent directement. L’engagement ne se traduit pas seulement par des mélodies tristes et mélancoliques, ça passe aussi par l’indignation, la colère. Je ne me reconnais pas dans le pacifisme. C’est pourquoi j’aime la façon qu’avait Cheikh Imam de s’exprimer. Quand il invite à prendre le fusil, ça reste une image, mais qui exhorte à être acteur et qui permet de motiver les foules. Malheureusement, à cause de la censure égyptienne, il n’a pas pu atteindre chez lui la popularité qu’il a acquise chez nous, en Tunisie. Et je pense que s’il n’avait pas été systématiquement censuré, la révolution égyptienne serait venue plus tôt. En tout cas, il a inspiré des générations de chanteurs. Personnellement, j’ai beaucoup puisé dans la force de son expression.”

F. B. : Comment voyez-vous le rôle des artistes dans l’action révolutionnaire ?

E. M. : “En me plaçant du point de vue de quelqu’un qui aime la musique, et pas seulement de la chanteuse que je suis, je dois dire que ma rencontre spirituelle et

musicale avec Joan Baez, Bob Dylan ou Cheikh Imam a changé ma vie. C'est un privilège de pouvoir acquérir autant de force et de pouvoir la diffuser. En même temps, on n'est pas toujours très créatif au quotidien et il est difficile de continuer d'y croire. Mais la musique est une matière précieuse, qui peut apporter tant de réconfort, de bonheur... Même quand on est mélancolique, on peut avoir besoin de quelque chose pour accentuer cette mélancolie, pour nous aider à pleurer, à consumer toutes ces frustrations et contradictions qui se mélangent à l'intérieur de nous-mêmes..."

F. B. : À la différence des révolutionnaires qui sont entièrement dans l'action, l'artiste n'est-il pas contraint d'observer une certaine distance par rapport aux événements ?

E. M. : "L'artiste peut aussi être dans l'action, à partir du moment où il défend des idées. Prendre part à des rassemblements, des manifestations, c'est important aussi. C'est être citoyen. Dans les événements que j'ai vécus, ce qui me semblait primordial, c'était d'être une citoyenne tunisienne. Avant [la révolution], il était très difficile de mobiliser les gens pour manifester, en France comme en Tunisie. Évidemment, en Tunisie les manifestations n'étaient pas tolérées. Il pouvait y avoir quelques manifestations contre la guerre en Irak ou en faveur de la Palestine, mais même sur ces thèmes qui étaient tolérés, il était difficile de mobiliser les jeunes, qui ne voyaient pas du tout l'intérêt de manifester. En France, quand on se mobilisait contre la censure d'Internet dans la Tunisie d'avant la révolution, ou pour soutenir les ouvriers du bassin minier, les grèves de la faim des avocats et des étudiants, la première idée était d'organiser un événement autour de la poésie, de la chanson, de témoignages... On essayait toujours d'avoir une relation directe par Skype avec la Tunisie. Dans ce cadre-là, j'ai mené une action avant tout militante à partir de 2008. Pour moi qui venais d'arriver en France, je trouvais extraordinaire de pouvoir sortir manifester dans la rue. J'ai beaucoup milité avec l'association Arts & cultures des deux rives (ACDR), dans le cadre de la Fédération des Tunisiens pour une citoyenneté des deux rives."

F. B. : Quand vous vous présentez au concours RMC Moyen-Orient en 2006, puis à Visa pour la Création organisé par Cultures France, étiez-vous dans une démarche plutôt professionnelle ou plutôt militante ?

E. M. : "Avant tout, j'avais envie d'exister. Je pense que le plus efficace pour faire passer des messages, c'est aussi d'avoir une ambition personnelle. Si j'étais restée à chanter dans les soirées militantes, sans bouger le petit doigt pour essayer d'avancer, être exposée sur des scènes importantes, les messages que je voulais faire passer n'auraient jamais eu l'impact que cette exposition leur a donné. En Tunisie où nous étions censurés, nous n'avions aucune perspective d'avenir. J'ai commencé très tôt à faire de la musique et travaillé très dur pour être lauréate de Visa pour la Création. [Ce qui lui a permis de venir à Paris en 2007, travailler en résidence à la Maison des Arts. (N. d. a.)]. Et quand bien même je n'aurais pas eu de message à faire passer, le fait qu'une artiste tunisienne ait été choisie comme lauréate parmi des concurrents venus de tant de pays resterait une fierté pour la Tunisie. C'était aussi une forme d'engagement que de représenter la Tunisie avec succès. Être la première Tunisienne à chanter à Quito en Équateur, un pays où la plupart des gens ignorent même le nom de mon pays, était pour moi comme une revanche..."

F. B. : Comment votre engagement est-il perçu en France ?

E. M. : “Aujourd’hui, les médias me voient comme “le porte-drapeau”, “la porte-parole”, “la voix de la révolution de Jasmin”, etc. Ce sont eux qui me collent ces étiquettes. Mais il faut considérer tout ce qui s’est passé avant pour que je sois sollicitée le 22 janvier 2011 à venir chanter “Kelmti Horra” (Ma parole est libre) sur l’avenue Bourguiba, et cette chanson-là tout particulièrement. En décembre 2010 je faisais des concerts en Tunisie et ma parole sur scène était très engagée. Repartie en France début janvier, j’avais essayé d’avoir un autre rôle : celui d’ouvrir les yeux des médias français sur la situation tunisienne. La communauté tunisienne de France avait une grande responsabilité dans ce domaine et je me suis affichée en tant qu’artiste en faveur de la révolution tunisienne. J’ai pu intéresser des médias musicaux (Les Inrock, Mondomix). Pour moi, le plus important c’est de ne pas avoir peur de se mouiller.”

F. B. : Comment a réagi votre famille face à votre engagement ?

E. M. : “Je crois que mon père m’a toujours soutenue, sans forcément affirmer sa position : à de nombreuses reprises, il m’a dit de faire attention. Je pense que mes parents ont eu très peur pour moi. Ils étaient conscients des risques que je prenais, moi pas !... Je faisais plein de choses en cachette de ma mère. Ma sœur, qui était au courant, le vivait très mal. Par exemple, elle a été terrorisée quand ma photo a été publiée avec celle de Lina Ben Mhenni, la blogueuse, après la première manifestation du 27 décembre 2010 à Tunis. Pendant la révolte du bassin minier, mon père me téléphonait pour me dire d’enlever du Web les premières vidéos de mes chansons illustrées avec les images que Lina tournait dans les manifestations. Quand le rappeur El General a été arrêté, je me trouvais en France, où mon père m’a appelée pour me dire de ne surtout pas rentrer en Tunisie. C’est pour cette raison que je n’ai pas pu vivre les derniers jours de la révolution en Tunisie. J’ai pensé à ce moment-là qu’il était préférable de me rendre utile auprès des médias français plutôt que de me faire arrêter en rentrant.”

F. B. : Vous regrettez de ne pas avoir été à Tunis à la chute du régime ?

E. M. : “Bien sûr, je le regrette... Mais je crois que la meilleure pierre que j’ai posée à l’édifice de cette révolution, ce sont mes chansons qui se sont succédé depuis 2005 et témoignent de mon parcours engagé.”

F. B. : Le dictateur est parti mais tout n’est pas réglé...

E. M. : “Non, le combat continue et peut-être sera-t-il beaucoup plus compliqué que ce qu’il n’a été avant. Nous étions un bloc uni contre une personne et sa bande de malfaiteurs. Aujourd’hui, il y a plusieurs blocs et on ne sait pas qui dit vrai, ni qui est avec qui... La religion est mélangée à tout cela : c’est compliqué. Mais la Tunisie reste une société très moderne et ouverte, avec des femmes qui sont plus combattives que jamais : c’est la particularité de ce pays.”

F. B. : L’album Kelmti Horra que vous avez publié au début de cette année 2012 est un aboutissement, mais aussi le début d’autre chose...

E. M. : “J’ai travaillé avec acharnement sur les chansons de cet album, qui étaient prêtes depuis 2009. J’ai mis deux ans à élaborer un univers musical particulier qui leur convienne parfaitement. Ce disque a une dimension universelle. J’ai su, en le faisant, être sensible à toutes les causes et c’est une de ses forces principales. Je chante en tunisien la situation tunisienne, mais beaucoup de pays ou de peuples sont

dans des situations comparables. Je me sens très proche des Kurdes et des Palestiniens. Après la révolution égyptienne, beaucoup d'Égyptiens m'ont envoyé des remerciements pour mes chansons. Aujourd'hui, ce sont des Syriens... J'aimerais beaucoup avoir le courage et la détermination d'un artiste comme Lounès Matoub. Il était très engagé pour sa cause kabyle, mais il disait de très belles choses comme : "Peu importe la langue de celui qui m'appelle, je serai là." Il portait sa guitare comme un fusil et il y allait ! J'essayerai de toujours me rappeler cette attitude, cette conscience. Il ne faut pas se laisser enfermer. On est toujours plus fort quand on est ensemble."

BIBLIOGRAPHIE

Album

- Keltmi Horra
(World Village / Harmonia Mundi, 2012)

Site web

- <http://emelmathlouthi.com>